

Ronit Elkabetz
La force de l'intégralité

Élie Castiel

Number 245, September–October 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47646ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Castiel, É. (2006). Ronit Elkabetz : la force de l'intégralité. *Séquences*, (245), 20–21.

RONIT ELKABETZ

LA FORCE DE L'INTÉGRALITÉ

Lorsque sensualité et beauté s'associent à intelligence, raffinement et ouverture d'esprit, cela produit inévitablement ce qu'on peut appeler sublimation. C'est le cas de l'actrice-réalisatrice israélienne Ronit Elkabetz à qui le Festival sépharade, autrefois la Quinzaine sépharade, rendait hommage cette année pour sa première édition. Nous nous sommes entretenus avec cette grande comédienne, une des voix les plus instinctives et honnêtes du nouveau cinéma israélien qui, depuis quelques années, offre à la culture sépharade le moyen de s'exprimer. La passion l'anime.

ÉLIE CASTIEL

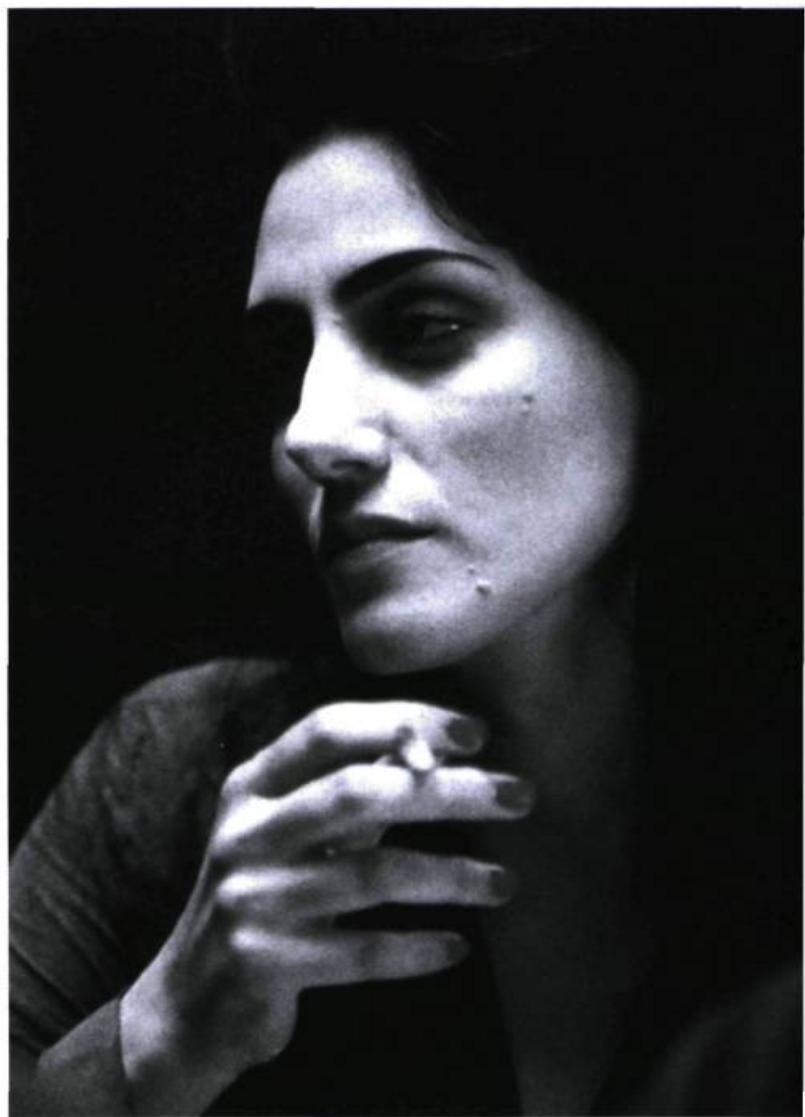
Si l'on en juge par ce qui se passe depuis quelques années, la voix sépharade se fait de plus en plus évidente dans le milieu du cinéma israélien. Comme si le projet était, en quelque sorte, une tentative de rapprochement et de réconciliation avec les Ashkénazes fondateurs.

Cela s'est manifesté de façon plus évidente à partir de 2003, lorsque le gouvernement a décidé d'augmenter le budget pour la culture, et plus particulièrement dans le domaine du cinéma. Avant cette date, on ne produisait que quatre à six films israéliens par année. Depuis, il s'en fait une vingtaine tous les ans, et cela ne fait qu'augmenter, sauf, bien entendu, lorsqu'il y a conflit politique, chose qui n'est pas rare dans la région. Malgré une position territoriale instable, le cinéma israélien peut s'enorgueillir de pouvoir produire des films personnels, de qualité et qui parlent souvent de ce qui se passe dans la région. La communauté sépharade s'est ouverte grâce à une intégration qui a pris, certes, plusieurs décennies, mais qui s'est soldée par une prise de conscience à la fois nationale, collective, personnelle et critique. Les Sépharades de la deuxième génération en particulier se sentent aussi Israéliens qu'universels. Les médias étrangers, politique oblige, renvoient souvent une image négative. Ce qui est important, c'est de constater que cette nouvelle force du cinéma israélien se manifeste instinctivement, sans avoir recours au caricatural. Mais il faut souligner qu'il n'existe pas deux cinémas israéliens, l'un sépharade, l'autre ashkénaze. La dualité des formes et des approches s'intègre admirablement bien.

Si l'on se fie aux quelques films sépharades que nous avons eu l'occasion de voir à Montréal (Sh'Chur / 1997, Or / 2004, Prendre femme / 2004), force est de souligner que malgré une certaine avancée vers la modernisation, la tradition chez les Sépharades demeure pourtant bien ancrée dans le quotidien.

Cela est juste. Mais il est difficile de proposer un changement radical du jour au lendemain. Je crois profondément qu'il est possible d'intégrer tradition et modernité qui, d'une certaine façon, n'offre pas toujours des exemples positifs. Dans **Prendre femme**, pour prendre un exemple, il est évident que le personnage du mari essaie tout son possible pour conserver le peu de dignité qui lui reste, la tradition. La

Pour ma part, j'assume une certaine individualité universelle, tout en étant fière de mes origines (par mes parents) marocaines, mon entité israélienne, maintenant Française d'adoption et femme du monde.





femme, elle, intégrée à une société israélienne de plus en plus libérale et presque totalement occidentalisée, veut briser les cordons de ce vieux rêve qui, autrefois, pouvait s'accorder à la société. Aujourd'hui les choses ont changé et cela provoque des tensions inévitables entre l'ancien et le nouveau.

Aujourd'hui, le cinéma est devenu très personnel, certains cinéastes jugeant qu'en parlant de leurs problèmes, les images projetées pourraient être vues comme des métaphores sociales.

Donc, il s'agit bien d'un choix.

Oui, d'un choix, mais aussi et surtout d'une volonté de ne pas rompre avec ses racines. Malgré les acquis de cette société ultra-libérale, nous devons prendre conscience des nos origines, et particulièrement des coutumes et us que ces origines impliquent. Il faut savoir calculer et séparer le bon grain de l'ivraie. Pour ma part, j'assume une certaine individualité universelle, tout en étant fière de mes origines (par mes parents) marocaines, mon entité israélienne, maintenant Française d'adoption et femme du monde.

N'y a-t-il pas un paradoxe entre la liberté de la femme que vous prônez dans *Prendre femme*, par exemple, et la tradition que vous tenez à conserver ?

Il s'agit là d'une zone grise dont il est difficile de percer le mystère. D'une part, il faut vivre en société, et vivre en société veut également dire qu'il faut s'intégrer, s'assimiler à de nouvelles donnes. Les foyers sont des forces intimes, des forteresses inattaquables qui résistent au changement et au nouveau. C'est sans doute là la peur de l'inconnu, la crainte de ne pas pouvoir répondre à certaines exigences que les nouveaux codes exigent. C'est ce qui arrive, par exemple, au personnage du mari dans *Prendre femme*. Je crois qu'en tant qu'artiste, il faut choisir la voie de l'équilibre et ne pas céder à la tentation de l'intégrisme culturel.

Cinématographiquement parlant, toutes ces particularités d'ordre social, voire même politique et, bien entendu, existentiel, ne peuvent se manifester que selon une certaine éthique émanant des créateurs, qu'il s'agisse du réalisateur ou des comédiens.

Oui, en effet, les Occidentaux ont souvent parlé de cette « morale du plan », notamment dans la Nouvelle Vague. Cette nouvelle vague israélienne a sans doute quelque chose de commun avec son homonyme français. Des films comme *Avanim* ou *Or*, je suppose, montrent à quel point il existe des similarités (montage abrupt, lieux de tournage naturels, spontanéité des comédiens).

En Israël, vous êtes devenue une des vedettes les plus adulées. Est-ce que le vedettariat vous fait peur ?

Il n'y a absolument pas de cadeau gratuit. Tout ce que j'ai pu obtenir jusqu'à présent, c'est à force de travail, d'auto-critique, de détermination, de remises en question et de repositionnements. En 1997, j'ai décidé de quitter temporairement Israël pour m'installer en France. Seule, sans connaître pratiquement personne, j'ai dû recommencer à zéro. Aujourd'hui, il est évident que je récolte le fruit d'années de privations, et surtout de manque de reconnaissance. J'ai décidé, à mon retour en Israël, de m'installer à Jaffa, où la présence arabe, mes origines ou du moins celles de mes parents, est importante. Je crois qu'il y a lieu pour une certaine réconciliation. Cela aurait sans doute pu être possible si, à la place des politiciens, on laissait plutôt les artistes négocier pour arriver à une entente.

Mais vous savez très bien que cela n'est pas possible dans le monde où nous vivons et dans la société que nous avons décidé de créer.

Vous avez totalement raison, mais le rôle de l'artiste n'est pas seulement de créer, mais aussi de proposer des changements pour que le monde respire mieux. Aujourd'hui, le cinéma est devenu très personnel, certains cinéastes jugeant qu'en parlant de leurs problèmes, les images projetées pourraient être vues comme des métaphores sociales. En tout cas, c'est un bon sujet de débat. **S**